

SOMMAIRE

- 1^o Avant-propos.
 - 2^o Chronique.
 - 3^o Le 8 décembre à Combrée.
 - 4^o Nouvelles.
-

AVANT-PROPOS

On veut que je vous présente le nouveau-venu et que je vous donne sur lui tous les renseignements désirables. Prêtez-moi donc, comme disent nos chers prédicateurs, quelques instants de bienveillante attention.

A vos questions étonnées, que je devine, voici mes réponses.

Son nom ? — Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de Combrée. Il est un peu long, je l'avoue, et j'en veux à son parrain. Mettez une minute à l'apprendre par cœur, et ne l'oubliez jamais plus.

*Son âge ? — Plus tard, quand il sera devenu célèbre, on dira de lui : « Le **xx**^e siècle n'avait pas encore un an, quand l'enfant naquit. » Regardez-le, aujourd'hui, frais et pimpant dans sa robe verte, lesté d'allure, gai comme le printemps et l'espérance ; un peu timide, cependant, comme l'oiseau qui s'essaie à voler, pour la première fois, hors du nid paternel. Et dites-moi s'il est possible de ne pas l'aimer :*

Sa bienvenue au jour lui rit dans tous les yeux.

Ses ressources ? — Elles sont minimes. Mais il sait, tout comme vous, que pauvreté n'est pas vice. Parce qu'il est pauvre,

il n'en sera ni plus craintif ni plus fier. Et voyez son désintéressement parfait. Il se donne pour rien à tous les Associés et aux parents des élèves. Les autres, qui voudraient le recevoir chez eux, ne pourraient-ils l'échanger contre une petite pièce d'un franc? Mais entendons-nous bien. De ceux vers qui on l'envoie, il ne sollicite ni ne refuse aucune aumône (1).

Son but? — Très clair. Il est venu au jour, à cette fin : parler de Combrée à ceux qui l'ont connu, à ceux qui lui font du bien, à ceux qui ont intérêt à le connaître. Il parlera des vieux qui s'en vont, des jeunes qui arrivent. Sa voix aura tantôt des accents tristes et tantôt des accents gais, pour vous redire les souffrances et les joies inséparables de toute vie humaine. Ouvrez-lui vos oreilles et vos cœurs.

Ses espérances? — Oh! elles sont grandes, presque infinies. Puisque son sort est lié au sort d'un collège libre, et que nos collèges libres doivent durer, pour notre bien, autant que la France, et la France, il faut le croire, autant que le monde, vous voyez où il prétend aller : bien plus loin que le siècle commencé. Ni vous ni moi, espérons-le, nous ne conduirons son deuil...

Au temps lointain où les fées erraient sur la terre, distribuant, selon leurs caprices, heur et malheur aux enfants des hommes, l'une d'elles, appelée ou non, entraît parfois, au crépuscule du soir, dans la chaumière ou le château. Vieille au visage ridé, ou jeune aux habits couleur du temps, elle se penchait vers le nouveau-né qui vagissait dans ses langes, et qui ouvrait des yeux noyés dans on ne sait quelle brume ; puis, de sa baguette le touchant au front, elle tirait son horoscope. On m'a demandé d'être, aujourd'hui, comme l'une de ces fées bienfaisantes qui prédisaient les jours heureux. Hélas! je n'ai pas retrouvé

(1) Pour toutes les communications, prière de s'adresser à M. l'Abbé Houdebine, secrétaire de l'Association, professeur à l'Institution de Combrée.

leur baguette mystérieuse ; et vous savez bien que je ne suis pas prophète. Toutefois, un vieux directeur de Revue peut déposer quelques souhaits dans le berceau de son jeune pupille, et même y mêler quelques conseils. Je lui dirai donc : « Va, petit journal, à tous les coins du ciel. Fais-toi aussi aimable et aussi gracieux que possible. Sois l'écho du passé, d'un passé qui ne fut, Dieu merci, ni sans gloire ni sans charme. Rappelle-nous les jours d'antan, où de bons prêtres, vivant du Christ et pour le Christ, nous formaient à la vertu et à la science ; ces jours, où la Vierge Immaculée, dont l'image domine notre maison et les champs d'alentour, couvrait de son manteau maternel notre frêle jeunesse. Dis-nous la vie d'à présent, qui prolonge la nôtre et la couronne. Parle des vieux aux jeunes, et des jeunes aux vieux. Unis en toi tous les membres de la famille. Excite les vaillants, réveille les assoupis, gagne les hésitants. Que ta voix, écho du présent et du passé, soit toujours aimée et toujours attendue, sous tous les climats où vivent des enfants de Combrée. Je sais, du reste, qui te mène, et j'ai confiance... »

Mais je vous entends : « Bien, mon ami. Ne vous semble-t-il pas que vous devenez bavard ? Nous voudrions écouter la voix du jeune pupille que vous nous annoncez. » — Vous avez raison. Je me tais. Laissez-moi seulement lui lancer le cri du pilote à son navire, quand il entre dans la pleine mer : A Dieu va !

ALEXIS CROSNIER,
prêtre.

CHRONIQUE

« Il ne faut pas innover à chacunes fois ni à tout propos pour choses légères. » Ce que faisaient nos pères, nous le faisons nous-mêmes. A quoi bon dire aux quatre coins du ciel les petits événements de notre vie écolière ? Ils sont de si petites choses ! Ainsi parlaient les Anciens. Aujourd'hui, on est curieux de tout. De la vie des peuples et des institutions, on veut savoir les plus petits détails. Aussi MM. les membres du bureau de l'Association amicale des Anciens Élèves, malgré leur respect des traditions, ont jugé qu'il serait bon de tenir compte de cet état d'esprit de nos contemporains. Dans leur séance du 29 novembre dernier, ils ont décidé la création d'un organe trimestriel sous le nom de « *Bulletin de l'Association amicale des Anciens Élèves de Combrée* ». Ce recueil comprendra une feuille d'impression, soit 16 pages. Il tiendra ses lecteurs au courant de tout ce qui intéresse la grande famille Combréenne. Il enregistra toutes les nouvelles qui seront envoyées au *secrétaire de l'Association*.

Mais laissons de côté les grandes considérations, que vous a indiquées M. Crosnier, et passons aux faits.

*
**

19 juillet 1900. — Ce jour-là avait lieu la distribution des prix. M. l'abbé Vincent, curé de Saint-André de la Marche nous en a donné tous les détails dans la *Semaine religieuse* d'Angers. Il nous a dit quelle était l'assistance, quels furent les morceaux de musique exécutés par l'Harmonie et par l'Orchestre toujours si appréciés de nos amis, les jolis chants de M. Ragneau, accouru de Paris exprès pour rehausser l'éclat de notre fête.

Ce fut une belle journée qui comptera dans notre histoire Combréenne. Un des fils les plus illustres de notre maison, Mgr Pineau, évêque de Calama, vicaire apostolique du Tonkin Méridional, avait bien voulu revenir parmi nous. Déjà nous l'avions vu, au mois de juin, à la fête des Anciens. Petits et grands, maîtres et élèves, nous nous réjouissions de saluer de nouveau le vaillant évêque revenu au beau pays d'Anjou. Là-bas, de « l'autre côté du monde », au pays de Xao-Daï, il avait, pendant 34 ans, semé la bonne semence au nom du Christ, « animé ses fidèles aux combats contre les Pavillons noirs », imposé le respect aux mandarins Annamites et fait bénir autour de lui le nom de la France. — Aux côtés de l'évêque missionnaire se trouvaient : M. le chanoine Crosnier, directeur de l'enseignement libre en Anjou, M. de la Perraudière, président de la Société amicale, M. le marquis de Courtès, M. de Montergon, M. le comte G. de Villoutreys. Ils savent oublier la maladie et le trac des affaires quand il s'agit de nous apporter le témoignage de leur amitié et de prouver à notre œuvre toute leur sympathie. Nous étions heureux de voir aussi, au premier rang, M. l'abbé Jouin, curé de Saint Augustin, chanoine de Châlons et d'Angers, « l'auteur d'une pastorale qui fait merveille, d'un « oratorio dont les connaisseurs disent le plus grand bien, « le fondateur et le directeur d'une Revue des catéchismes « que son Eminence le cardinal de Paris a honorée de ses « encouragements et de ses félicitations. Si ses occupations « ne lui permettent pas de venir nous voir souvent, il est « représenté par des élèves que nous appelons la colonie « Parisienne et dont le succès jusqu'à présent fait grand « honneur à son choix. »

Après avoir souhaité la bienvenue à ses hôtes, M. le Supérieur fit l'éloge d'un Ancien que tout le monde a connu et goûté : M. Adam, que nous appelions « le poète Combréen ». C'est que, dans ses souvenirs, il avait fait une si large part à son cher Collège ! « Il a chanté tout ce que nous aimons, nos traditions et nos gloires, ce qui fait notre honneur et notre force, la Vierge.

« Dans le rapport qui fut présenté devant l'Académie des Jeux « Floraux de Toulouse sur *le Chêne à la Vierge*, il est dit : C'est un « chant profondément religieux. On y sent un mouvement, un élan

« de douce piété qui n'a rien de monotone ni de factice » C'est que
« L'enfant de Combrée n'oublia jamais les principes chrétiens appris
« au foyer d'une mère pieuse et profondément gravés en son âme
« par les exemples et les leçons qu'il reçut au Collège. Souvent il y
« revient, avec une délicatesse de pensées et un bonheur d'expres-
« sions qui charme Il a dit les prières de sa petite enfance, le soir,
« sur les genoux de sa mère :

Je priais ; la prière était toujours trop brève,
Car un baiser tombait à chaque Ainsi soit-il.

« Il a dit les enseignements du Collège :

Combrée, ô coin béni de la terre angevine
Où mes lèvres buvaient la parole divine.

« Sa foi, comme celle des autres, a couru dans le monde de
« graves dangers. S'il l'a conservée pure et forte, à qui en renvoie-t-il
« la gloire ? A la Vierge Marie, qu'il invoqua toujours :

O Vierge tutélaire,
Astre brillant des mers, étoile du matin,
Rose mystique et pure, et lis de la vallée,
Dont le parfum à l'âme est plus doux que le miel !
O mère du *Stabat* ! O Vierge immaculée,
Toi que troubla l'*Ave* de l'Ange Gabriel !
Je t'avais confié la foi de mon enfance.
Tu me l'as conservé, ce pur et cher trésor,
Depuis l'heure où, trop tôt, vers l'horizon immense
L'humble oiseau dans le nid voulut prendre l'essor.

« Et, cette foi chrétienne, il en a fait l'âme de sa vie : elle le sauva
« des défaillances morales où tant d'autres succombent ; elle adoucit
« pour lui les fatigues du chemin, en lui montrant le ciel où Dieu
« l'attend, avec les chers défunts qu'il pleure toujours et qu'il aime
« plus que jamais :

Non, je ne crierai pas sur la vie anathème !
Je n'ai pas renié la foi de mon baptême ;
Certain de retrouver là-haut tout ce que j'aime,
Dans l'éternel amour, dans l'éternel bonheur,
Je te bénis, Seigneur !

M. le Supérieur, après avoir cité bien d'autres passages des belles
poésies de M. Adam, disait en terminant : « Enfants, qui allez bientôt
partir loin de nous, méditez en vos cœurs cette strophe que notre
poète vous a dédiée :

Et vous, ô mes amis, et vous, ô jeunes frères,
Vous ignorez la vie et ses sombres mystères :
Les murmures de l'homme ici n'arrivent pas.
C'est ici le séjour du calme et de l'étude :
— Préparez-vous dans l'ombre et dans la solitude
A ces vertus des forts qu'il faut pour les combats.

« Et plus tard, quand loin d'ici vous sentirez vos forces défaillir,
« s'il ne suffisait pas de votre cœur pour vous ramener près de nous,
« laissez-vous entraîner par les vers du poète qui a dit :

Combrée, où donc es-tu ?

Pareil au vieux lutteur de la Fable, ô Combrée,
Rien qu'en touchant du pied ta poussière sacrée,
On sent renaître au cœur sa force et sa vertu.

Monsieur le Supérieur dans son « beau discours d'une diction élégante et fine, a fait revivre pour nous la douce figure du poète Combréen qui fut, par le talent, un vrai fils de Joachim du Bellay. »

A son tour, M. le chanoine Crosnier prit la parole pour donner à nos jeunes gens des conseils qu'ils ne devront jamais oublier. Nous vivons à une époque de défaillances morales et de haines sectaires. Les repus de la vie, les égoïstes ne songent qu'à jouir dans la paresse et ils repoussent la morale chrétienne. « Cueillez la rose, disent-ils, avant que le temps ne l'effeuille et ne songez point à l'au-delà de l'existence ». Les autres, loin de Dieu, sûrs de leur savoir, voudraient faire passer l'Eglise pour l'ennemie de la science. Tous ils ont juré une haine à mort à elle et aux institutions qu'elle a fait grandir. Les insensés ! Si la civilisation actuelle doit disparaître dans l'affalement et dans la boue, ce ne sera point la faute de l'Eglise. Si nos monuments et nos bibliothèques doivent être détruits dans le « chambardement » que rêvent les anarchistes, les bombes qui les feront sauter ne s'allumeront point aux cierges de nos autels. Ecoutez plutôt le maître qui connaît son époque. Lisez les enseignements qu'il donne avec toute l'autorité de son talent et les tendresses de son cœur.

.....« La société actuelle se démène, s'agite et, si j'ose dire, bouillonne et fermente pour on ne sait quelle production, pour on ne

« sait quel enfantement mystérieux. Observez votre époque. A côté
« de ses défauts et de ses vices, à côté de cet énervement et de cette
« langueur, qui justifient l'expression fin de siècle que nous lui
« appliquons, vous verrez qu'elle a, comme toutes les autres époques,
« d'admirables qualités. Etudiez-la pour la connaître, pour la com-
« prendre, pour l'aimer et lui faire du bien : car vous vous devez à
« elle, non-seulement comme Français, mais comme catholiques.
« Allez-donc à elle de toute votre âme, avec l'élan de votre jeunesse
« et ce bel optimisme qui n'a pas encore été froissé par les décep-
« tions et les insuccès. Ne soyez ni des retardataires qui restent à
« pleurer sur une tombe, ni des trop pressés qui escomptent trop
« tôt l'avenir. Ne gémissiez pas, ne rêvez pas : agissez, marchez, *en*
« *nom Dieu, en avant*, comme disait Jeanne d'Arc. Peut-être vous
« accueillera-t-on avec une méfiance presque hostile, parce que vous
« êtes des catholiques. N'en soyez pas surpris : il en est ainsi depuis
« les premiers jours de l'Eglise. Ne vous souvenez pas trop non plus
« que vous êtes la minorité ; vous serez, si vous êtes fidèles, le ferment
« évangélique qui, une fois introduit dans la masse, la soulève et la
« transforme. Faites bravement, et jusqu'au bout, toute votre tâche,
« qui est grande et difficile. J'aime bien cette parole d'un philosophe
« contemporain, qui fut un chrétien modèle « Les catholiques n'ont
« que des devoirs de plus que les autres ». Il ajoutait, c'est vrai :
« « Ils n'ont que les mêmes droits ; mais ils les ont tous. » Ne par-
« lons pas, pour l'heure, de vos droits. Parlons simplement de vos
« devoirs ».

« La société contemporaine vous demande surtout de lui accor-
« der deux choses : le don de votre esprit, le don de votre cœur.
« Ne soyez pas des ignorants. Ne soyez pas des égoïstes. »

Nous voudrions donner ce beau discours en son entier ; mais l'es-
pace nous manque. Lisez-le dans la *Revue des Facultés Catholiques*
de l'Ouest, qui vient de le publier (Angers, Siraudeau éditeur,
décembre 1900).

Je ne me permettrai pas d'apprécier de si belles pages ;
les louanges que je donnerais seraient trop banales ; je me
contente d'admirer.

Après ce beau discours, qui fut applaudi comme il le méritait,
M. l'abbé Desmas lut le palmarès ; puis les lauréats por-
tèrent leurs couronnes à la chapelle, au pied de l'autel, pen-
dant que l'on chantait le cantique à la Vierge. Enfin les portes
furent ouvertes à deux battants. Les vacances étaient com-
mencées,

Je ne vous apprendrai rien, en vous disant que professeurs et élèves étaient enchantés de laisser dormir les livres classiques et de faire un tour au pays.

Au pays le ciel est si beau,
Si doux le chant de la colombe.
C'est là que l'on eut son berceau,
C'est là qu'on veut avoir sa tombe.

Naturellement, pendant ces deux mois de liberté, les élèves firent les délices de leurs parents. Les professeurs disposèrent de leur temps selon leurs goûts et leurs moyens. Les uns s'en allèrent jusque dans le Tyrol Bavaïois voir Anton Lang et ses paysans représenter « à grant vénération » le drame de la Passion de Notre-Seigneur. Les autres, à leur vif regret, manquaient le train du « Passionsspiel », visitaient Paris et les merveilles accumulées dans les palais de sa grande foire. Ceux-ci s'enfermaient dans les bibliothèques et les archives, et là, dans la poussière des in-folios et des parchemins jaunis, cherchaient les secrets du passé. Ceux-là s'en allèrent aux plages bretonnes, humer l'air marin et refaire leur santé. Pour tous, le temps passa bien vite. A la fin de septembre, au temps de la vendange, alors que la campagne déjà prenait ses riches couleurs, il fallut boucler les malles et revenir au Collège.

* *

Le 1^{er} octobre la rentrée était faite. Pendant notre absence, la maison avait reçu de grands embellissements. M. l'Econome est toujours soucieux d'en augmenter le confort et la beauté. Grâce aux générosités d'un Ancien à qui déjà nous devons tant de reconnaissance, un joli pavage en céramique avait remplacé au vestibule et sous les cloîtres les vieilles briques mal cuites qui s'en allaient en poussière. Les carreaux à fonds blancs, bleus et bruns, sont agrémentés, de ci, de là, de marguerites et de dessins variés qui donnent à l'ensemble une très grande gaieté.

Le personnel des professeurs est le même : un seul a quitté le collège pour prendre l'habit des fils de St-Benoît, à l'abbaye

de St-Maur de Glanfeuil. Un autre a bien essayé d'aller au désert, pour y vivre de la vie cénobitique. Malgré son talent musical, il n'a pu vaincre les difficultés du chant carthusien ; son bon ange et St-Bruno l'ont ramené parmi nous.

Trente élèves nous avaient quittés au mois de juillet. Ils sont allés au Séminaire, aux grandes écoles ou sont rentrés dans leurs familles. Les vides qu'ils avaient laissés ont été largement comblés par de jeunes recrues.

La vie écolière a repris son train-train habituel. Dans les études et dans les classes les petits « ahanent » parmi les « parterres fleuris » de la grammaire, comme disent les Persans. Les grands approfondissent les problèmes de la philosophie, étudient la vie des nations, démontrent avec élégance les théorèmes des mathématiques, les lois de la physique, brisent les cornues du « Père Dalibon », se forment le goût au contact des chefs-d'œuvre laissés par les Grecs et les Latins, les Allemands et les Anglais. — Comme par le passé, ils vont en promenade trois fois par semaine aux lieux habituels, à la Grange, à la Haute-Bergère, à la petite Suisse et au Paradis des Biques. De temps en temps ils vont voir les grandes chasses, assistent à l'hal Lali, en Ombrée ; mais la grande forêt est en train de perdre ce qui faisait son charme ; le *Chêne-Pénet*, au pied duquel tant d'écoliers ont fait un *piquet d'honneur*, ne reverdira plus : il a brûlé l'an dernier. Quand il sera tombé, le Bûcheron du Diable cessera de paraître pendant les nuits de novembre ; les cépées d'alentour n'entendront plus crier dans la tempête après la meute infernale : « Taïaut ! Taïaut ! Taïaut ! Vloô, Vloô, Vloô. » Les vieux chênes de la grande ligne sont en train de disparaître. Avec eux, sous la hache, la poésie s'en va.

*
**

29 novembre. — Messieurs les membres du bureau de l'Association se sont réunis, comme d'habitude, à Angers, de 1 heure à 3 heures, dans la chambre de M. le chanoine Crosnier, secrétaire honoraire « au moultier St-Aubin », 22, rue Donadieu de Puycharic. — Etaient présents : MM. de la Peraudière, président, M. le chanoine Grellier, vicaire général,

M. le Supérieur, M. le chanoine Guillotteau, trésorier, M. le chanoine Crosnier, MM. le D^r Renou, G. Levesque, T. Houbine, secrétaire. — MM. Malsou, curé-doyen de la Trinité d'Angers, Guittet, curé-doyen de Beaufort-en-Vallée, de Montergon, s'étaient fait excuser.

M. de la Perraudière déclara la séance ouverte.

Alors, sur la proposition de M. le chanoine Crosnier, on décida la fondation du présent *Bulletin trimestriel de l'Association amicale*.

Ensuite, M. le chanoine Guillotteau donne lecture du budget des recettes et des dépenses de l'année 1900. Les recettes montent à 6.011 fr. 94; les dépenses, à 710 fr. 50; le fonds de réserve, à 1.405 fr. 40; les fonds disponibles à 4.606 fr. 54. En retranchant les dépenses, restent définitivement 3.896 f. 04. De tout cela nous donnerons les détails, à la réunion de juin, si Dieu nous prête vie.

A son tour, M. le Supérieur nous prévient que sur 35 élèves secourus l'an dernier par l'Association, 5 n'ont plus besoin de son aide. Il demande que l'on maintienne aux autres titulaires les anciennes allocations, qu'on en augmente 2 de 50 fr. chacune et qu'on lui en accorde 10 nouvelles de 50 fr. Nous nous sommes empressés de faire droit à sa requête.

Après quoi, l'ordre du jour étant épuisé, la séance fut levée.

*
**

11 décembre. — A la date ordinaire, MM. les membres de la société civile étaient venus tenir leurs « assises annuelles » : MM. de la Perraudière, vice-président, M. le chanoine Guillotteau, M. l'abbé Delestre, MM. Bazin, Jahot, Gastine, Goubault, Rontard, Veillon de la Garroullaye. Les autres membres empêchés, s'étaient excusés. — Après des agapes « moult bien servies » de toutes sortes de mets, voire même de venaison, M. de la Perraudière nous dit tous les regrets de M. le comte de Rougé empêché de venir présider la réunion. Il nous dit aussi toute sa joie de se retrouver au milieu des maîtres et des élèves de son cher collègue. M. le Supérieur, adressa, de même, ses remerciements à M. de la Perraudière,

à MM. les membres de la société civile. Ils y avaient bien quelque droit. Grâce à eux le bien continue de se faire à Combrée. A une époque où les fortunes sont amoindries, où les charges qui pèsent sur les catholiques deviennent de plus en plus lourdes, ils ont donné sans compter, pour sauver l'œuvre de ces hommes de Dieu, qui s'appelaient Drouet, Levoyer et Claude. M. le Supérieur, à la requête du vice-président, donne un congé pour la soirée, ce qui fut très bien accueilli; puis il nous lut une lettre de M. le comte de Rougé: « Il me faut donc renoncer, » disait-il, au but unique « de ma course en Anjou! En me mettant en route, je crai-
« gnais bien d'être arrêté; mais je tenais tant à venir! Pour
« vos chers élèves, vous verrez ce que vous aurez à faire.
« Ma souffrance doit-elle être une cause de privation pour
« eux? Je vous laisse juge. » — A une demande si délicatement exprimée, M. le Supérieur ne pouvait rien refuser. Il accorda aux maîtres et aux élèves un jour de plus aux vacances du 1^{er} de l'an. A quoi répondirent de joyeux vivats et les souhaits les plus sincères pour le rétablissement de M. de Rougé. Tant de faveurs ne paraissaient point suffisantes au bon cœur de M. de la Perraudière. « Une faute,
« disait-il, est facilement commise, un pensum plus facile-
« ment donné... » Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut sa conclusion. — « Allez! mes enfants, répondit M. le Supérieur, et ne péchez plus. »

A deux heures, Messieurs les membres de la société civile se réunirent dans le grand salon pour traiter de leurs affaires. De quoi fut-il question? Malgré notre curiosité, nous n'avons rien pu savoir. Cependant il y a bien certaine histoire de pompe..... Au temps du vieux Priam, Cassandre prophétisait et on en riait; mais supposez que je n'aie rien dit. S'il nous vient quelques échos, nous vous en ferons part dans la prochaine chronique; mais n'y comptez guère. Les gens d'affaires sont peu bavards. Après tout, il y a des secrets d'État et nous ne sommes point du gouvernement.

18, 19, 20 décembre. — Premiers examens trimestriels. — Revenu de son voyage au pays de saint Martial où il avait donné de belles conférences, M. le chanoine Crosnier, malgré ses fatigues, avait voulu les présider. Il tenait à se rendre compte par lui-même du travail de nos élèves. Avec lui étaient venus M. le D^r Bossard, l'éloquent prédicateur de l'Avent à la cathédrale, M. l'abbé Coutolleau, tous les deux professeurs à l'Université catholique d'Angers. Ces Messieurs avaient bien voulu venir parler avec nos élèves grammaire, philologie, littérature et philosophie. Nous les en remercions. Les vieilles villes ont leur livre d'or, elles y inscrivent le nom des hommes éminents à qui elles octroient des titres de bourgeoisie. Nous n'avons point de livre d'or comme celui des vieilles villes ; à Combrée, tout de même, MM. Bossard, Coutolleau et leurs collègues auront toujours le droit de cité. Tout le monde y gardera le souvenir de leur courtoisie et de leur science. — Vous dire que tous nos élèves répondirent parfaitement à toutes les questions qui leur furent posées, serait exagéré. Cependant, M. le chanoine Crosnier a déclaré qu'il était satisfait : l'ensemble des examens lui prouvait que le travail avait été sérieux pendant le premier trimestre.

* *

Nous terminerons cette chronique avec le siècle. Si l'on jette un coup d'œil sur le passé de notre maison, nous n'avons point à nous plaindre de la Providence. Voilà 90 ans que l'œuvre de M. Drouet existe ; elle a passé par bien des difficultés ; plus d'une fois elle a failli sombrer. Grâce à l'énergie de ceux qui la dirigeaient, grâce à la sympathie et aux bontés de nos évêques, l'Institution de Combrée est toujours debout et elle est bien vivante sous la direction de son nouveau supérieur. Les élèves lui sont venus de toutes les parties de la France, de la Roumanie, de l'Irlande, de l'Amérique et des Iles. Elle a donné à l'Église un Cardinal, des Évêques et des Abbés, des chanoines, des religieux, des prêtres remarquables par leur science et leur piété, des légions de missionnaires qui, de l'Alaska au golfe du Mexique,

de la plaine de la Métidja au Tanganika, du Bosphore à Pékin et aux îles de l'Océanie ont semé la bonne semence. Elle a donné à la Patrie des hommes d'État, des soldats et des marins; à l'industrie et au commerce, à toutes les professions libérales, des hommes qui se font estimer par leur science et leur dévouement. — Nous avons le ferme espoir que le siècle qui va commencer, malgré les orages qui menacent, fournira encore à notre histoire de belles pages toutes remplies d'honneur et de vertu. En attendant, à tous les Combréens, aux petits et aux grands, aux jeunes et aux vieux, nous souhaitons joie et santé; et, quand ils auront vieilli dans le siècle qui commence, que leurs anges les mènent à Dieu «*ès fleurs du Paradis*».

Timothée L. HOUDEBINE,

Professeur d'Histoire,
Secrétaire de l'Association amicale des A. E.

Le 8 décembre à Combrée

Si nous en croyons nos Anciens, Combrée avait jadis une grande réputation musicale. Ce fut un des premiers collèges ecclésiastiques, le premier et le seul peut-être pendant longtemps, qui eut son *Harmonie* et son *Orchestre*.. Quand on a le bonheur de consulter nos archives musicales, hélas ! bien tranquilles sous leur poussière, on est tout surpris d'y trouver tant de richesse, et l'on se demande comment jadis, dans un collège rural, on venait à bout de semblables difficultés : sonates et symphonies classiques, fantaisies sur les grands opéras d'alors, ouvertures..... C'était alors le temps des Colmann et des Leroyer, le temps héroïque des trombones à coulisses et des clarinettes à treize clés. On n'avait encore ni le système Boehm ni les cuivres de M. Adolphe Sax : on ne s'en tirait pas plus mal. On avait d'ailleurs tant de bonne volonté, de désintéressement, d'entrain et de bonne humeur ! Ces vieilles traditions, nous les gardons encore comme les meilleures du passé. Nous aimons toujours notre musique. Quelle qu'elle soit, elle est l'âme et la joie de nos fêtes.

Or, samedi dernier, 8 décembre, nos jeunes artistes du collège ont eu l'heureuse chance d'ouïr une excellente leçon de musique, grâce à M. le Supérieur et à M. le chanoine Élie Oger, un de nos fidèles amis. Nous avons eu messe, concert vocal et instrumental, salut, exécutés par les jeunes aveugles de Mlle Mulot. Pour les élèves et pour les maîtres, c'a été un vrai régal artistique.

A la grand'messe, nous avons eu seulement des morceaux de chant : du Palestrina et du Mozart. Dès le début nous avons été saisis par une impression extraordinaire. Au milieu du silence, les voix, à peine soupçonnées d'abord et dans un pianissimo très lointain et très doux, commencent le *Kyrie*. Peu à peu, elles grandissent et s'élèvent avec toutes les angoisses de la plainte, toutes les ardeurs de la supplication. D'après le procédé favori du vieux « maestro Pierluigi da Palestrina » quelques voix seules commencent. Elles énoncent le thème de la fugue qui peu à peu se développe et s'enrichit avec les autres voix. Tout cela est simple comme le plain-chant, et, pourtant, on ne sent aucune monotonie. Involontairement nous retenons notre souffle. Cette harmonie est si douce, si immatérielle, que l'on craint de la faire évanouir, comme on a peur, dans le demi-

sommeil, de faire s'envoler trop tôt un beau rêve. Plus d'une fois j'avais entendu cette musique si humaine, si « religieusement catholique » ; et cependant, à l'entendre encore, l'émotion revient toujours nouvelle et comme inattendue. — M. Liszt, un des admirateurs de Palestrina et, comme lui, une gloire de la musique catholique, disait de sa messe de Gran qu'elle était « plus priée que composée ». Palestrina aurait pu en dire autant de chacune de ses œuvres. C'est bien une prière que son harmonie, ces accords consonnants qui se suivent « avec une plénitude et une suavité sans pareilles et qui n'ont pas été dépassées dans l'art d'écrire pour des voix seules ». C'est le triomphe de la voix humaine. Aucun accompagnement n'en altère la pureté. On ne concevrait pas plus un orchestre suivant les voix Palestriniennes, qu'un paysage au fond des tableaux d'anges ou de madones de Cimabue ou de Fra Angelico. C'est ce qui donne à Palestrina, de l'aveu même du gendre de Liszt, le romantique R. Wagner, cette « inexprimable profondeur d'expression ». Mais, pour bien jouir de ce charme si pénétrant il fallait entendre ces jeunes voix d'aveugles si sûres, si douces, si émues parfois. Ils comprennent avec une intensité et une délicatesse si grandes qu'en les écoutant nous comprenons aussi, comme malgré nous.

Avec Palestrina, Mozart. Il semble tout d'abord perdre un peu à ce rapprochement. L'allure quelque peu cavalière du début du *Credo* semble profane ; mais voici le centre de l'œuvre, un passage des plus dramatiques de l'art musical. Haydn le citait comme un modèle de scène sublime d'oratorio. On dirait qu'un ange annonce au monde le « *Et incarnatus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine* » des hauteurs les plus lointaines des cieux, et qu'ensuite les voix de la terre se répètent dans une clameur croissante, comme un cri de délivrance et de triomphe, le « *Et homo factus est* ». Il est parfois de mode de trouver Mozart un peu mièvre et de n'admirer en lui que l'enfant précoce qui tutoyait Marie-Antoinette en jouant du piano aux Tuileries. S'il n'a pas toujours la simplicité de Palestrina, il a, dans le morceau que nous avons entendu, un sentiment religieux qui nous pénètre et nous émeut.

Dans l'après-midi nous avons eu de deux à quatre, séance de musique profane. Je suis trop peu compétent en la matière pour vous parler longuement des chœurs exécutés par la classe de solfège des jeunes aveugles. On se demande quel prodigieux travail des maîtres et des élèves il a fallu pour exécuter, avec tant de nuances et une telle précision de rythme, tous ces chœurs réellement difficiles. Quels beaux modèles pour nos jeunes chanteurs et notre *schola* ! Rappelons, en passant, *la Cigale et la Fourmi* de Gounod, de joyeuse humeur et de preste allure ; le fragment du *Cœli enarrant*, de Marcello, d'une raideur un peu protestante parfois, mais si grave et si majestueuse ; le chœur du *Défi de Phébus et de Pan*, de Bach, moins fugué que la

plupart de ses autres compositions, mais où l'on sent encore la virtuosité prodigieuse de l'auteur du célèbre « *Trille du Diable* ». Pour finir : la *Bataille de Marignan*, de Jannequin, dans le style du xvi^e siècle, morceau confus, surchargé d'ornements, mais rempli de la vie tumultueuse et débordante de la Renaissance, et le *Rire en musique*, qui est devenu bientôt, et c'est faire son éloge, le rire irrésistiblement communicatif de toute l'assistance.

J'avais hâte d'entendre la musique instrumentale : elle parle si vivement à l'imagination, car elle la laisse suivre la mélodie au hasard de ses rêves. Nous la suivons plus spontanément encore que les chœurs, où l'esprit s'attarde trop parfois à l'analyse des difficultés vaincues, au lieu de s'en tenir à l'idée musicale qui s'envole, mystérieuse et vibrante, de l'âme des instruments. L'orchestre de nos jeunes aveugles est tout simple, comme le vieil orchestre classique; c'est le quatuor à cordes pour lequel ont été écrits tant de chefs-d'œuvre. Beethoven, Mozart, Haydn ni Haendel n'avaient pas besoin du fracas des cuivres et de toutes les complications des orchestres modernes pour nous faire rêver, aimer ou souffrir avec eux. Avec les cordes des violons, des altos et des violoncelles, ils ont exprimé tout ce que la langue musicale pouvait dire : il ne semble pas que l'on puisse ajouter grand chose aux pages éloquentes qu'ils nous ont laissées. Nous avons feuilleté quelques-unes de ces belles pages avec les élèves de M. Rizzuto et de M. Vennto, les deux professeurs aveugles. Le premier morceau fut l'Adagio du *Quatuor en fa* de Beethoven. C'est une des œuvres de la fin de sa vie, pleine, comme presque toutes, d'une profonde tristesse et d'une grandeur un peu sauvage. Puis le *Scherzo*, plus alerte, mais où « la joie même reste un peu triste. » Après Beethoven, un *Adagio* et un *Scherzo* de M. Rizzuto, le directeur de l'orchestre. Je n'ose trop ici risquer mes appréciations; mais il me semblait encore entendre de belle musique classique, comme un écho de Mozart ou de Haendel, quand celui-ci, devenu aveugle à la fin de sa vie, composa quelques-unes de ses œuvres les plus touchantes et les plus passionnées. Le dernier morceau pour instruments à corde fut le *Moment musical*, de Schubert, délicieuse poésie fugitive en musique, le morceau de prédilection des « Sérénate Veneziane », avec sa Sérénade et le Nocturne de Field. Nous avons applaudi de grand cœur les jeunes virtuoses et particulièrement leurs maîtres dans l'Adagio de la Sonate *Titus et Bérénice*, et la *Chanson Grecque* de Seligmann. En les entendant seuls au piano et violoncelle, nous avons mieux compris comment, sous la direction de tels maîtres, les élèves pouvaient arriver à d'aussi surprenants résultats.

Après la séance, les aveugles sont allés se reposer en parcourant la prairie et en jouant à barre, leur jeu favori, devant le Collège.

Au salut, le soir, nous entendîmes encore, et sans nous lasser, nos

jeunes chanteurs jusqu'au *Laudate* final sur l'air de *Judas Macchabée*, de Haendel.....

Je m'aperçois qu'en vous racontant mes impressions pendant cette bonne journée de musique, je me suis tellement jeté « in medias res » selon le précepte du judicieux Horace que j'ai oublié bien des choses et des plus importantes. Ce qui me console, c'est que la tradition est, chez nous, des « petites histoires à bâtons rompus » : j'aurai pour excuse la tradition. Je ne vous ai pas parlé de Mlle Mulot ni de son œuvre ; mais vous les connaissez. Tous les succès de ses jeunes élèves sont pour elle une récompense bien gagnée ; car, si elle est admirablement secondée par ses professeurs, il lui reste le mérite d'avoir su les choisir, de les guider et de prodiguer sans trêve le meilleur de son dévouement. — Je devrais vous dire aussi que bon nombre de nos amis et des curés des paroisses voisines sont venus à cette séance et qu'en sortant de la salle tous nous faisaient part de leur admiration. Quelques anciens rappelaient leurs prouesses musicales de jadis, de ces morceaux où le même jouait avec trois clarinettes (successivement) ce qui faisait l'étonnement des petits. Puis nous causions du présent et de l'avenir. Nous voyions tant de choses à apprendre dans cette longue leçon que nous venions de recevoir. Les jours suivants nous trouvâmes, sans doute, bien aigres et bien vulgaires nos pistons et nos bugles, bien grinçant notre pauvre orchestre. N'importe : la journée fut bonne cependant. C'est beaucoup de comprendre et de goûter ce qui est beau ; pour cela seul, nous devons un cordial merci à ceux qui nous ont procuré cette délicate jouissance.

F. LEBRUN.

NOUVELLES

Concours général des Institutions libres de la région de l'Ouest

CLASSE DE PHILOSOPHIE

Dissertation philosophique

1898. — 1^{re} Mention, Maurice Gardette, de Paris.
1899. — Médaille, Gustave Joubert, de Charcé.
1900. — 4^e Mention, François Heulin, de Champteussé.

Sciences physiques et naturelles

1898. — Médaille, Gabriel Hannequin, de Paris.
— 1^{re} Mention, Gabriel Crétaux, de Nantes.
1899. — Médaille, Gustave Joubert, de Charcé.
— 1^{re} Mention, Charles Rimbault, de Candé.
1900. — Pas de candidats.

CLASSE DE RHÉTORIQUE

Devoir français

1899. — 3^e Mention, Moïse Brillant, de Combrée.
1900. — 4^e Mention, François Bazin, de Combrée.

Version latine

1898. — Médaille, Gustave Joubert, de Charcé.
1899. — 2^e Mention, Moïse Brillant, de Combrée.
1900. — 3^e Mention, François Bazin, de Combrée.
— 5^e Mention, Joseph Charnier, de Sainte-Gemmes-d'Andigné.

*
**

Baccalauréat ès-lettres. — Juill.-nov. 1900. — Philosophie (2^e partie)

(Sur 8 candidats qui se présentaient, 7 ont été reçus)

- Fortuné Bellion, de Pouancé.
Moïse Brillant, de Combrée.
Paul Crétaux, de Nantes.
Victor David, de Bouchamps.
François Heulin, de Champteussé.
Paul Lemée, de Saint-Aignan-sur-Roë.
Louis Mérit, de Saint-Hilaire-du-Bois.

RHÉTORIQUE (1^{re} partie)

(Les 15 candidats qui se présentaient ont été reçus)

François Bazin, de Combrée.
Jean Charbonneau, de Segré.
Joseph Charnier, de Sainte-Gemmes-d'Andigné.
René Durand, de Segré.
Henry Foucault, de Châtellais.
Alexandre Grellier, de Combrée.
René Grimault, de Pornic.
Gabriel Hersant, du Louroux-Béconnais.
Henry Lemée, de Saint-Aignan-sur-Roë.
Paul Geslin, de Beaufort-en-Vallée.
Henry de Montergon, de Brain-sur-Longue.
Victor Moreau, de Villebernier.
Michel Pionneau, de la Jumellière.
Léon Soulard, de Chaudesfonds.

Baccalauréat de l'enseignement moderne (1^{re} partie)

Gustave Ménagé, de Paris.

*
**

TABLEAU D'HONNEUR. — Mentions très bien, — Ont obtenu la mention très bien, pendant le 1^{er} trimestre : MM. Bazin (Ph.). — Grellier (Ph.). — Soulard (Ph.). — Cailleau (Rh.). — Esnou (Rh.). — Coiffard (2^e). — Jacob (2^e). — Gueuri (3^e). — Pineau (3^e). — Bouin (4^e). — Brillant (4^e). — Garreau (4^e). — Lambert (4^e). — Lavier (4^e). — Montauban (4^e). — Sauloup (4^e). — Dersoir (5^e). — Desportes (5^e). — Drouet (5^e). — Raoul Gobé (5^e). — Sorin (5^e). — Juvin (6^e). — Boumier (7^e).

*
**

ASSOCIATION AMICALE. — Membres décédés depuis la Réunion de juin 1900 :
24 juillet. — M. J.-B. Erussard, curé de Bagneux, près Saumur.
26 septembre. — M. Léon Leroy, Dr en médecine, Moisdon, Loire-Inférieure.

4 novembre. — M. Esprit Manceau, ancien curé de Vezins, aux Récollets, Doué-la-Fontaine.

Orate pro defunctis. R. I. P.

Le Gérant : J. CREUSÉ.